

TRANSMETTRE ET INNOVER C'EST POSSIBLE !

INTRODUCTION

Quand on m'a communiqué le thème de cette journée de réflexion et d'échanges, à savoir « transmettre et innover, c'est possible ! », je me suis d'emblée posé une question :

Si les organisateurs doivent affirmer que c'est possible d'unir les deux, transmettre et innover, cela sous-entend-il que beaucoup pensent que cela n'est en fait pas possible ? C'est-à-dire qu'il y aurait d'un côté ceux qui transmettent et de l'autre ceux qui innovent. Transmettre et innover seraient alors deux actes sans lien possible entre eux. Il y aurait au final deux mondes : le monde de la transmission et le monde de l'innovation.

Cela étant dit, je me suis posé une deuxième question : cela signifie-t-il que dans l'esprit de certains le monde de la transmission serait celui de la conservation, alors que le monde de l'innovation serait celui de la prospection, que le monde de la transmission serait celui du passé alors que le monde de l'innovation serait celui de l'avenir, que le monde de la transmission serait condamné à la décroissance alors que le monde de l'innovation serait promis à une croissance exponentielle.

Ces deux questions de départ ont suggéré la réflexion que je veux partager avec vous ce soir. Commençons par considérer ce que signifient les termes mêmes « transmettre » et « innover ».

TRANSMETTRE ET INNOVER : LE SENS ETYMOLOGIQUE

Le verbe « transmettre » vient du latin « trans » qui signifie « au-delà » et « mittere », qui signifie « envoyer ». Ainsi « transmettre » signifie « envoyer au-delà, envoyer plus loin », envoyer au-delà de ce qui existe déjà. « Transmettre » fait penser à l'acte que posent les coureurs du relais 4 x 100m. L'un a couru les 100 premiers mètres et il transmet le témoin au suivant qui lui va continuer la course en essayant de courir encore plus vite et ainsi de suite. Il ne faut donc pas confondre « transmettre » et « conserver ». La transmission est faite en vue de nouveaux développements, alors que la conservation n'a pour but que le maintien de l'existant. S'il est vrai que « vouloir conserver » c'est déjà « commencer à perdre », alors « vouloir transmettre » c'est déjà « espérer de nouveaux développements ».

Quant à « innover », cela vient du latin « innovare », qui signifie : renouveler, inventer. Le Larousse donne la définition suivante : innover c'est introduire quelque chose de nouveau pour remplacer quelque chose d'ancien dans un domaine

quelconque. L'innovation ne part donc pas de rien, elle s'appuie toujours sur quelque chose de préexistant. L'innovation c'est du neuf dans quelque chose qui existe déjà.

DEUX CONCLUSIONS A EN TIRER

Du sens étymologique de « transmettre » et « innover », on peut tirer deux conclusions :

1. C'est une utopie de croire que l'on peut créer quelque chose de nouveau à partir de rien. Il y a une seule exception à cette règle qui est Dieu lui-même, car Il a créé l'univers et tout ce qu'il contient à partir de rien, « ex nihilo ». Mais pour ce qui est des hommes, aucun ne peut innover sans s'appuyer sur quelque chose de préexistant, même minime. Récemment Yvon GATTAZ, le père de Pierre, l'actuel président du Medef, me racontait comment il avait créé avec son frère Lucien ce qui est devenu le Groupe RADIAL. Les deux frères avaient commencé en 1952 en louant un local d'environ 100m² dans le XI^e arrondissement de Paris, et n'avait rien d'autre, pour commencer, que deux perceuses. Ils n'avaient que deux perceuses, mais ces deux perceuses ont été essentielles : sans elles, ils n'auraient rien pu inventer. RADIAL compte aujourd'hui 3000 salariés et fait un peu plus de 300M€ de chiffre d'affaires. A toute innovation, il faut donc un point de départ, quelque chose sur quoi s'appuyer, ne serait-ce que l'intelligence humaine, qui s'appuie elle-même sur des connaissances pré-acquises.
2. On peut transmettre aujourd'hui parce qu'on a innové hier et en vue de continuer à innover demain. Il y a quelques années, Yvon GATTAZ a transmis son entreprise à son fils Pierre et cette entreprise continue aujourd'hui à innover. N'oublions jamais que ce qui peut être transmis aujourd'hui a eu, en son origine, une innovation. Ainsi ceux qui aujourd'hui transmettent sont ceux qui ont innové hier et même qui ont innové sans cesse jusqu'à aujourd'hui de telle sorte à avoir encore quelque chose à transmettre.

Il est donc bien clair que le mouvement de l'innovation a besoin de la transmission pour pouvoir se perpétuer. Il est donc clair aussi que la transmission a besoin de l'innovation pour pouvoir elle aussi se perpétuer. Cela va dans les deux sens. Innovation et transmission, transmission et innovation vont ensemble. Et il me semble que le lien entre « transmettre » et « innover » est bien consacré dans le rôle propre et la mission même de l'entrepreneur.

QU'EST-CE QU'UN ENTREPRENEUR ?

Faisons encore un peu d'étymologie. L'étymologie du verbe « entreprendre » vient du latin « inter-prehendere » et plus anciennement encore du sanskrit « hasta » qui signifie la main. Entreprendre c'est mettre la main sur quelque chose pour en avoir la maîtrise, mais pas au sens de posséder (l'origine ne serait plus dans le verbe latin « prehendere », mais dans le verbe « capere »). Il s'agit donc d'une maîtrise mais pas

au sens d'une possession. Alors dans quel sens ? Au Moyen-Age apparaît un autre sens d'« inter-prehendere » : « surprendre », cela signifie que cette maîtrise contient une surprise, elle va faire jaillir du neuf. Si l'on rassemble les richesses de l'étymologie, **on peut dire qu'entreprendre consiste dans le fait de mettre la main sur une chose, non pas pour la posséder mais pour mettre la main à cette chose, c'est-à-dire pour la développer, pour la transformer, et c'est là que surgit la surprise, le neuf, l'inattendu, l'innovant.** Pour être complet, il faut savoir que le mot sanskrit « hasta » qui signifie la main et que l'on retrouve dans « hand » est utilisé pour exprimer le fait de « prendre pour épouse » (cela a donné l'expression : demander à un père la main de sa fille) ou pour manifester un lien fort et durable (c'est l'idée de tenir dans la main un sceptre qui manifeste l'autorité durable sur une réalité, un royaume par exemple). Cela montre bien que le lien que crée l'entrepreneur avec la chose dont il acquiert la maîtrise est appelé à être un lien fort qui le touche et l'engage en profondeur et qui le lie durablement. Dans les deux cas, le mariage et la royauté, il y a le sens de la fécondité, de l'héritage, de la transmission. En effet, le mariage est fait pour transmettre la vie, et le sceptre se transmet de père en fils, de génération en génération.

L'entrepreneur est donc celui ou celle qui a cette double dimension :

- L'innovation : il met la main à la chose, il innove, il crée quelque chose de neuf.
- La transmission : il a un lien fort et durable avec son entreprise, qui doit aller au-delà de sa propre personne pour se transmettre à la génération suivante.

Cela étant dit, en étant bien conscient qu'un entrepreneur est à la fois quelqu'un qui est appelé à innover et à transmettre, nous pouvons continuer notre réflexion en mettant en lumière quelques problématiques fondamentales et actuelles concernant à la fois l'innovation et la transmission. J'en resterai aux problématiques fondamentales, car vous êtes tous plus compétents que moi sur les questions plus pragmatiques que posent l'innovation et la transmission.

LA PROBLEMATIQUE ACTUELLE MAJEURE LIEE A L'INNOVATION

La problématique actuelle majeure liée à l'innovation se décline en plusieurs constats qui s'appellent les uns les autres.

1^{er} constat : la fulgurante accélération de l'innovation

Cette accélération se constate en tous domaines, mais elle est fulgurante dans le domaine des nouvelles technologies, en particulier dans tout ce qui touche aux NBIC, c'est-à-dire aux nanotechnologies, aux biotechnologies, aux technologies de l'information et aux sciences du cerveau. Les technologies de l'information ont en particulier un rôle majeur dans cette fulgurante accélération. En effet, elles permettent de connecter entre eux des milliers de chercheurs de par le monde et en temps réel, et de partager immédiatement toute innovation. Ce monde « open source » construit une

intelligence collective, qui annonce l'émergence de l'intelligence artificielle. La puissance de calcul du numérique est désormais colossale. Il est possible aujourd'hui de traiter un million de milliards d'opérations à la seconde. En 2030, ce sera mille milliards de milliards d'opérations par seconde. En outre, la matière et l'énergie peuvent être exprimées en termes d'information. Cela signifie que l'information représentative de la matière analysée peut être numérisée, stockée, modifiée, éditée et transmise. Ce travail est fait par un algorithme. L'algorithme est un programme d'instructions, un processus d'opérations logiques, les plus astucieuses et les plus performantes possible, une façon de décrire dans ses moindres détails comment procéder pour faire quelque chose, comment partir d'un état pour parvenir à un résultat.

Les innovations se font donc à grande vitesse et dans tous les domaines en même temps au point que nous ne savons plus où donner de la tête. Les innovations technologiques s'imposent à tous, semble-t-il, sans que nous ayons le temps d'y réfléchir, de les comprendre, de les évaluer. Cela donne l'impression d'une course en avant. Il me semble qu'émerge aujourd'hui, face à l'accélération de l'innovation, face à la fatalité du « tout technologique », un questionnement éthique, dont on ne peut pas faire l'économie.

2^e constat : l'urgence du questionnement éthique : est-il bon de faire ce que nous avons le pouvoir de faire ?

C'est bien ainsi que se pose le questionnement éthique : est-il bon de faire ce que nous avons le pouvoir de faire grâce aux nouvelles technologies ? La technologie ouvre des possibles et l'éthique consiste justement à choisir entre ces possibles ceux qu'il est bon de mettre en œuvre et ceux auxquels il est bon de renoncer partiellement ou complètement. Il faut être conscient qu'aujourd'hui la pression ambiante est très forte pour qu'aucun questionnement éthique ne soit appliqué aux nouvelles technologies. Il est d'ailleurs intéressant de noter au passage le curieux décalage entre l'importance de plus en plus grande que les Etats donnent au principe de précaution pour de nombreux comportements, souvent banals, de la vie humaine et sociale, et la non-application de ce même principe de précaution à des innovations technologiques qui peuvent avoir pourtant un impact jamais atteint jusqu'à ce jour sur la personne humaine et sur l'ensemble de la société. A bien y réfléchir, il y a là une disproportion vertigineuse.

Le questionnement éthique, à savoir « est-il bon de faire ce que nous avons le pouvoir de faire grâce aux nouvelles technologies ? », exprime l'enjeu majeur des nouvelles technologies et de leurs innovations, à savoir contribuer dans la réalité au bien de la personne humaine et de l'ensemble de la société. Cet enjeu, parce qu'il est majeur, devient un défi à relever absolument. Ce défi, gigantesque, consiste dans le fait de discerner en quoi et jusqu'où une innovation technologique contribue réellement au bien de la personne humaine et plus largement de l'ensemble de la société. Ce discernement éthique devrait décider de l'usage ou non de l'innovation technologique. Et c'est là que nous sommes à un tournant de l'histoire de notre humanité. Sommes-nous capables, dès maintenant et avant qu'un point de non-retour

ne soit franchi, d'assumer le questionnement éthique au sujet des nouvelles technologies et de leurs innovations ? Il faut être au clair sur le fait qu'à l'heure actuelle ce questionnement éthique « à la source » ou « avant coup » n'est pas acceptable pour la plupart des technoscientifiques. Au mieux, certains reconnaissent un questionnement éthique « après coup », c'est-à-dire une fois que la nouvelle technologie est déjà opérationnelle. L'expérience nous montre cependant que le mouvement technologique est tellement rapide et puissant qu'il n'est jamais possible de revenir en arrière. En effet, une fois que la technologie est opérationnelle, elle semble s'appliquer de manière irréversible, sans que personne n'y puisse plus rien. Même le Comité Consultatif National d'Éthique tend de plus en plus, dans ses avis, à réduire subtilement le questionnement éthique au simple examen de l'acceptabilité publique d'une demande sociétale, au point que l'éthique se réduit peu à peu à une légitimation de la demande sociétale, quelle qu'elle soit. **Alors que l'éthique devrait réguler en amont, elle est de plus en plus réduite à légitimer et à régulariser en aval. Alors que l'éthique devrait donner un cadre pour éviter les dérives, elle donne l'impression de légitimer la dérive du cadre lui-même.** Dans ce contexte rendu particulièrement fragile par le relativisme, le questionnement éthique au sujet des nouvelles technologies est un défi majeur : est-il bon de faire ce que nous avons le pouvoir de faire grâce aux nouvelles technologies ? Et j'insiste : il s'agit bel et bien du questionnement éthique et pas seulement de l'évaluation des risques éventuels des nouvelles technologies. Considérer et anticiper les risques est évidemment une bonne chose, mais cela ne suffit pas. Il faut vraiment se poser la question éthique, c'est-à-dire est-ce bon, est-ce mieux pour la personne humaine ? Est-ce bon, est-ce mieux pour la société dans son ensemble ? **Le questionnement éthique c'est la question d'un vrai progrès.** A ce sujet, il faut s'interroger : qu'est-ce à dire que depuis une trentaine d'années on parle de moins en moins de progrès et de plus en plus d'innovation, comme si l'innovation avait supplanté le progrès ? Pourtant le terme « progrès » dans son sens étymologique signifie le mouvement en avant de la civilisation, en général ou dans un de ses domaines particuliers, toutes sortes d'avancement et d'augmentation en bien. Dans le progrès est contenue la question de savoir si cela contribue à une amélioration, à un « plus » ou à un « mieux ». Dans le progrès, il y a une évaluation qualitative. **Parler de progrès c'est dire que ce qui est maintenant est mieux que ce qui était avant. Quand on parle d'innovation, on veut simplement dire que quelque chose qui n'existait pas avant, existe désormais, mais il n'y a plus d'évaluation qualitative, ni morale.** La substitution de « progrès » par « innovation » viendrait-elle signifier que cette évaluation qualitative, morale, éthique n'a plus lieu d'être et donc que l'innovation est acceptable en soi peu importe ce qu'elle innove ? **Ne plus aborder la question du progrès revient à affirmer l'auto-référencement et la toute-puissance des technosciences : l'innovation est acceptable en soi, peu importe le contenu de cette innovation et son impact sur la personne humaine et la société.** C'est la tendance actuelle à laquelle il faut répondre urgemment en revendiquant le droit au questionnement éthique.

3^E CONSTAT : DEFICIT DE CRITERES POUR UNE EVALUATION ETHIQUE DE L'INNOVATION

Comme nous venons de le dire, la question du progrès humain et social est au cœur du questionnement éthique et du discernement à opérer au sujet des nouvelles technologies et de leurs innovations. Si cette question est la plupart du temps mise de côté, c'est par déficit de référentiel pour y répondre. Identifier ce qui est un progrès humain et social implique évidemment de savoir ce qu'est l'être humain, quels sont les fondements de l'anthropologie, et ce qu'est la vie en société, quel projet de société mettre en œuvre. Face aux nouvelles technologies et à leurs innovations, il faut avoir le courage de ne pas se contenter de penser que tout ce qui va vers le plus va vers le mieux, mais de se poser la question éthique du progrès humain et social.

Puisqu'innover n'est pas neutre éthiquement, il s'agit de se donner des critères pour évaluer ce qui est neuf, ce qui a été innové. **Voici quatre grands critères qui permettent une première évaluation éthique de l'innovation :**

1. Une évaluation de l'utilité réelle du produit ou du service innové

La question de l'utilité réelle du produit ou du service innové est un premier critère qui permet de bien situer l'innovation. Est-ce un produit ou un service nécessaire, vital, ou seulement utile, ou seulement agréable, ou seulement superflu, ou seulement hyperflu, voire inutile ? Ces diverses qualifications révèlent non seulement le marché potentiel ou l'absence de marché potentiel dans le cas de l'inutilité, mais aussi le rapport de vérité à avoir avec le produit ou le service innové. Cette vérité a un impact sur la manière de faire la publicité du produit ou du service innové, sur la manière de démarcher les clients potentiels : ne pas présenter un produit comme nécessaire alors qu'il n'est qu'agréable ; ne pas présenter un produit comme utile alors qu'il n'est que superflu. Il y a là un devoir éthique de vérité. Certains produits de consommation agréable (par ex. écran plat) sont parfois présentés comme nécessaires par les vendeurs de crédits à la consommation, alors qu'il est tout à fait possible de vivre sans cela. Ce qui a été innové est-il seulement un produit de plus dans la gamme de la société de consommation ou est-il un produit ou un service qui est vendu car il a une utilité réelle. L'utilité réelle dit déjà quelque chose même si l'on se rend bien compte qu'elle ne peut être qu'un premier critère d'évaluation.

2. Une évaluation de la qualité du produit ou du service innové

On monte d'un cran dans l'évaluation éthique en se posant la question de la qualité du produit ou du service innové. Est-ce bon ou mauvais ? Certains, réduisant l'éthique à la déontologie, estiment que cette question n'a pas lieu d'être, arguant que ce qui compte c'est que cela ne soit pas illégal ou interdit. **Pour eux, est bon ce qui n'est pas illégal ou interdit.** C'est absolument insuffisant. Nous en avons des exemples flagrants :

- Dans le domaine financier : les *subprimes* ont été un exemple terrible. Les *subprimes* n'étaient pas illégaux, pour autant ils ne furent pas bons. Je rappelle pour mémoire qu'en 2007-2008 les *subprimes* ont été une réelle catastrophe économique et humaine, et de grande ampleur : déstabilisation de tout le système bancaire, faillites, éclatement des familles, dépression, suicide...
- Dans le domaine commercial : la production pornographique n'est pas illégale, pour autant elle n'est bonne ni pour celles et ceux qui la produisent ni pour ceux et celles qui la consomment.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais ils montreraient tous qu'il n'est pas suffisant de réduire la morale, l'éthique à la légalité. En conséquence, l'entrepreneur innovant, s'il est responsable, ne peut pas faire l'économie de la question morale : est-ce bon ? Même le vocabulaire a intégré que le produit ne doit pas être autre chose qu'un *bien*. En effet, pour parler d'un produit, on parle d'un *bien*, d'un *bien de consommation*. On ne parle jamais d'un *mal*, d'un *mal de consommation*. L'entrepreneur responsable doit donc discerner si son innovation est réellement un bien. Il doit mesurer le bien dans le produit ou le service innové, dans la manière de le produire et dans les effets qu'il induit. On peut prendre l'exemple du médicament. Il paraît évident qu'un laboratoire pharmaceutique ne peut pas proposer à la vente un médicament qui produit des effets secondaires négatifs plus importants que l'effet positif attendu. Il paraît évident aussi qu'une société ne peut pas produire quelque chose qui nécessiterait pour le faire des moyens massivement destructeurs d'autres biens. La question de la bonté du produit ou du service est incontournable pour pouvoir qualifier l'innovation de progrès.

3. Une évaluation de la relation entre le produit ou le service innové et le bien commun

La responsabilité de l'entrepreneur innovant porte ultimement sur la réalisation d'un bien commun. Il s'agit donc d'évaluer en quoi, comment et jusqu'où le produit ou le service innové contribue à un bien commun. Au cœur du bien commun, il y a d'un côté la personne humaine avec son tissu de relations familiales et sociales et, d'un autre côté, il y a un projet de société. En quoi, ce qui est innové est au service de la personne humaine et en faveur d'un projet de société cohérent, bienfaisant ? C'est la question du vrai bien de la personne humaine et de la société. Il me semble que dans ce domaine il y a un point de vigilance à avoir actuellement qui est la relation de l'homme avec le travail. L'homme a besoin de travail, pas seulement pour obtenir une rémunération qui lui permette de vivre, même si c'est essentiel, mais pour déployer la dimension appartenant fondamentalement à sa nature qui est d'agir, de créer, de transformer, de participer à un projet collectif, à une œuvre. Avant de voir le travail dans sa pénibilité et son labeur et donc dans son côté moins sympathique que les loisirs, il faut le regarder comme intrinsèquement lié à la personne humaine. A partir du moment où le travail disparaît, la personne humaine commence elle aussi à disparaître, car il y a quelque chose en elle qui sombre, qui s'atrophie et qui se meurt. Ainsi le chômage est aujourd'hui la plus grande inégalité entre les hommes. Un entrepreneur responsable doit être vigilant sur l'impact de l'innovation sur le travail.

C'est un discernement difficile car ce qui est innové peut sous un certain aspect détruire massivement de l'emploi et sous un autre aspect améliorer la qualité du travail en améliorant la condition du travailleur. Ce discernement est majeur pour l'avenir de notre société et pour l'accomplissement de la personne humaine. La place du travail est au cœur d'un authentique projet de société.

4. Une évaluation du sens et de la durabilité du produit ou du service innové

L'évaluation en lien avec le bien commun fait émerger la question du sens ainsi que de la durabilité du produit ou du service innové. Ce qui est innové a-t-il un sens ? Ce qui n'a pas de sens est absurde. Ce qui a du sens va-t-il dans le bon sens, c'est-à-dire dans le sens du vrai bien ? Là aussi c'est une évaluation nécessaire car ce qui est innové doit avoir du sens s'il veut être capable de mobiliser l'engagement d'un grand nombre sur la durée et même, en premier lieu, celui de l'entrepreneur lui-même. Ce qui est innové est-il durable ou éphémère ? La durabilité est le passage par l'épreuve du temps qui manifeste la valeur de ce qui est innové en lien avec le bien commun.

En résumé, il me semble que la problématique la plus fondamentale concernant aujourd'hui l'innovation tourne autour de trois exigences :

- **l'urgence du questionnement éthique**
- **l'affirmation du référentiel anthropologique et social de ce questionnement**
- **l'élaboration de critères pour une évaluation éthique des innovations**

LA PROBLEMATIQUE ACTUELLE MAJEURE LIEE A LA TRANSMISSION

Pas besoin d'être un observateur averti pour constater que la transmission est en crise profonde. Les domaines de la transmission qui sont en échec constituent une longue et fastidieuse litanie : langue française (orthographe et grammaire), culture et histoire (ignorance du patrimoine légué par le passé), éducation élémentaire, valeurs, foi (perte des repères comportementaux, sociaux, religieux et spirituels). Face au manque de civilité élémentaire, une entreprise du CAC 40 a introduit un cours de politesse pour ses salariés afin de leur apprendre les règles de base de la vie en société : dire bonjour, dire merci, demander poliment, ne pas interrompre une conversation en cours, comment se comporter dans une communication téléphonique, comment rédiger un mail à la fois compréhensible et respectueux.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais regardons plutôt les causes principales qui peuvent expliquer ces échecs. **Il me semble que la transmission souffre d'au moins cinq réductionnismes :**

1. **La réduction de la transmission à cause de l'individualisme**, qui peut se résumer ainsi : « ce qui compte c'est moi ; les autres qu'ils se débrouillent ». L'individualisme imprègne tellement notre société contemporaine que la perception de la solidarité fondamentale qui existe entre tous les êtres humains d'une même génération, comme la solidarité

entre les générations, n'est pas du tout une évidence. Dans ce contexte, le fait de transmettre ne va pas du tout de soi. Il requiert dès lors la volonté résolue d'aller à contre-courant de l'individualisme ambiant.

2. **La réduction de la transmission à cause de l'égoïsme :** la conséquence logique de l'individualisme c'est l'égoïsme qui ramène tout à soi et rend toute transmission difficile à envisager, car elle est perçue d'abord comme une perte pour soi plutôt que comme un don pour autrui, un enrichissement pour autrui. Dans un contexte de concurrence ou de compétition, considérer la transmission comme une perte pour soi pousse à ne surtout rien transmettre de peur qu'autrui devienne meilleur que soi. L'égoïsme, qui affirme le primat de l'avoir sur l'être, empêche tout esprit de dépassement de soi et, qui plus est, de renoncement et de sacrifice. On le constate dans les cas, malheureusement fréquents, où la personne ne veut pas prévoir la suite après elle, c'est-à-dire refuse de transmettre, elle finit par détruire ce qui pouvait faire sa raison de vivre et sa fierté en l'emportant dans sa tombe. Face à l'égoïsme, transmettre implique une générosité du cœur que beaucoup peinent à avoir aujourd'hui, s'ils n'ont pas reçu eux-mêmes une éducation du cœur (qui est déjà en soi une transmission).
3. **La réduction de la transmission à cause d'une fausse conception de la liberté :** quelle est cette fausse conception de la liberté ? Elle consiste à refuser de transmettre au nom même du respect de la liberté d'autrui, car transmettre serait lui imposer quelque chose qu'il ne veut pas nécessairement recevoir et qui pourrait le conditionner. C'est dans le contexte de cette fausse conception de la liberté que l'éducation, la culture, la transmission de repères et de valeurs sont contestées. Il faudrait se contenter de laisser autrui s'exprimer à partir de sa nature brute, c'est *l'expression* en lieu et place de la culture. Il s'agit de le laisser s'exprimer surtout sans lui avoir rien transmis, car c'est seulement dans ces conditions-là qu'il pourrait être vraiment innovant. Cette conception de la liberté est purement idéologique, car elle est contraire à l'expérience du terrain. Encore une fois, il est important d'affirmer que c'est une utopie de penser qu'il serait possible d'innover à partir de rien.
4. **La réduction de la transmission à cause de l'immédiateté et du courttermisme :** transmettre implique de penser les choses dans la durée et d'agir en fonction du temps long. L'immédiateté dans laquelle baigne toute notre société est en opposition frontale avec cette conception du temps et de la durée et donc empêche de se mettre dans une posture de transmission. Combien de fois nous constatons douloureusement que la vente et l'achat d'une entreprise n'a pas été une véritable transmission, mais simplement une opération marchande effectuée sur la base de chiffres.
5. **La réduction de la transmission à cause du relativisme et du scepticisme :** le relativisme et le scepticisme mettent en doute la valeur même de ce qui pourrait être transmis. Cela génère une perte de confiance dans ce que l'on a à transmettre, dans sa valeur, dans sa pertinence, dans son utilité.

Face à ces réductionnismes qui entravent toutes les formes de transmission, il y a un combat en cours, il y a des sursauts de bon nombre de nos contemporains qui réclament des repères dans l'éducation, du contenu dans l'instruction scolaire, de la vérité dans le rapport à l'histoire et au passé, de la qualité dans la culture, de la fidélité dans les relations humaines, des valeurs dans les relations professionnelles, du sens dans le travail, de la durabilité dans la responsabilité sociale et sociétale des entreprises. Tout cela c'est quoi, si ce n'est de réclamer de la transmission ?

Alors comment répondre à cette demande tout à fait légitime de nos contemporains, comment se mettre à nouveau et résolument sur le chemin de la transmission ? Nous pouvons identifier, sans avoir la prétention d'être exhaustifs, quatre attitudes nécessaires :

1. **Revenir à une vraie liberté** : la liberté n'est pas un donné de nature, une liberté d'indifférence, mais le fruit d'une éducation et d'une culture, une liberté de qualité. La liberté ce n'est pas faire ce que je veux, quand je veux et comme je veux. Cette liberté-là, cette fausse liberté, on le voit bien, n'est pas du tout capable de fonder l'acte de transmettre. Par contre la liberté qui consiste à faire ce qu'il est bon de faire, celle-là saura faire découvrir qu'il est bon de transmettre.
2. **Revenir à une juste anthropologie** : si l'individu peut se penser seul, la personne humaine, quant à elle, se pense et se réalise toujours par sa capacité d'être en relation avec autrui, d'interagir avec autrui, de faire avec autrui. Tous les personnes humaines sont en interaction les unes avec les autres, cela crée cette solidarité intergénérationnelle dont il s'agit de reprendre la mesure. Parce qu'il y a des personnes humaines, il y a une société, donc il doit y avoir un projet de société. Ce projet de société implique en amont la cohésion et la solidarité, et crée en aval le développement et la prospérité. Le passage de l'amont à l'aval nécessite la transmission qui ne peut exister que si tous perçoivent la nécessaire responsabilité d'enrichir ceux qui suivront, de laisser un héritage à la génération d'après, de transmettre le meilleur et de purger ce qui est négatif.
3. **Revenir à une authentique conception du bien commun** : l'entreprise est d'abord une communauté de personnes humaines qui collaborent ensemble et contribuent ainsi à un bien commun économique qui à la fois passe par eux et en même temps les dépasse. Reconnaître un bien commun qui dépasse ceux qui le servent fait émerger naturellement la nécessité de le transmettre afin que ce bien commun puisse perdurer. Ce bien commun doit aussi être perçu dans toutes ses dimensions et dans tous ses contenus : les personnes humaines (salariés, fournisseurs, clients, voisins), le patrimoine immobilier et mobilier, le savoir-faire, le génie propre, l'expertise, les valeurs, l'esprit, etc.
4. **Revenir au temps long** : l'homme sait ce qu'est théoriquement une seconde, il voit mieux ce qu'est une minute, il est à l'aise avec une heure, il perçoit très bien ce qu'est une journée, une semaine, une année. Par contre, la nanoseconde

est une réalité dont l'homme n'est pas capable de faire l'expérience. De la même manière qu'un poisson ne peut pas vivre hors de l'eau, l'homme ne peut pas vivre dans un monde qui vit à la nanoseconde, car il a besoin d'être dans un rapport au temps qui soit proportionné à sa nature humaine. L'homme sera asphyxié par la nanoseconde. Revenir au temps long permet de rendre à nouveau légitime et pertinent tout effort de transmission.

CONCLUSION

En conclusion, je ressaisis le contenu de cette réflexion en retenant trois convictions fortes :

1. La nécessité de ne pas séparer innovation et transmission, parce que les deux s'appellent et s'enrichissent mutuellement, et parce que les deux constituent l'identité et le rôle mêmes de l'entrepreneur.
2. La nécessité de revendiquer haut et fort et urgemment un questionnement éthique au sujet des nouvelles technologies et de leurs innovations, avec affirmation du référentiel anthropologique et social et avec élaboration de critères pour une évaluation éthique des innovations.
3. La nécessité de recréer un contexte fondamentalement favorable à la transmission : une vraie liberté, une juste anthropologie, une authentique conception du bien commun, un sens renouvelé du temps long.

Voilà les trois convictions fortes qu'il me semble nécessaire de prendre en compte pour que transmettre et innover soient possibles.

Permettez-moi encore de vous livrer une conviction plus personnelle, comme prêtre et au vu de mon expérience pastorale dans le monde de la finance et de l'économie. Celui qui a la foi en Dieu comprend qu'il n'a pas son origine en lui-même et ni sa finalité en lui-même. Il vient de Dieu et il va à Dieu. Rien ne lui appartient en propre. Il sait recevoir et donner. La foi en Dieu inscrit dans le cœur de l'homme l'évidence de la transmission. Transmettre est une évidence, car celui qui a la foi en Dieu sait que « vouloir conserver c'est déjà commencer à perdre » et que « donner c'est déjà permettre une nouvelle fécondité ». L'innovation est au cœur même de la foi en Dieu. Vous avez probablement tous vu le film « La Passion » de Mel Gibson. Il y a une scène bouleversante où l'on voit Jésus monter au Golgotha. Il s'effondre sous le poids de sa croix. On voit alors la Vierge Marie se jeter à terre. Leurs deux visages, celui de Jésus tout ensanglanté et dégoulinant de sueur et celui de Marie, immaculé mais souffrant, sont tout proches à quelques centimètres de la poussière du sol. Alors Jésus tourne lentement son regard vers Marie et lui dit après quelques instants : « Voici que je fais toute chose nouvelle » ! Celui qui a la foi en Dieu sait qu'il a à contribuer à ce que toute chose soit nouvelle.

